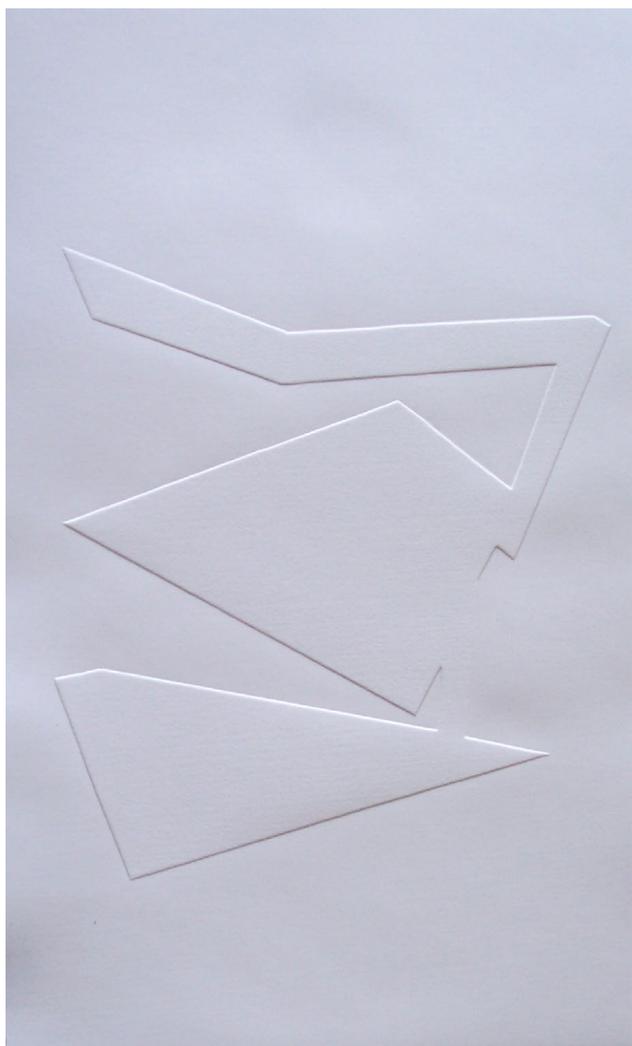


« LES FULGURANCES DE CAROLINE MOLUSSON OU L'ART EN UN GESTE »

par Julie Pellegrin, introduction du catalogue "Titre provisoire", 2009

« Mes travaux seraient comme des flashes où l'on entraperçoit un bref instant cette béance, cette fissure dans la réalité. »



Considérant la réalité comme une donnée instable qui varie selon le regard que l'on porte sur elle, Caroline Molusson se livre depuis près de dix ans à des expériences conjuguant déplacements, multiplication des points de vue, perte de repères et d'équilibre, exploration du vide. Nourrie par sa pratique de la danse et du trapèze, elle multiplie les occurrences formelles (installations architecturales, maquettes, dessins, vidéos) pour renouveler le rapport du spectateur à l'espace, le rendre plus conscient et dynamique. Comment transmettre

le mouvement du corps à l'espace alentour ? Ce dernier vacille, se déplie, se dédouble, ses limites se dissolvent : les murs basculent à l'horizontale, le sol se dérobe sous nos pieds, un liquide épais envahit la galerie, une porte ouvre sur une autre porte qui ouvre sur un autre espace... À la recherche de l'instant limite, Caroline Molusson crée des zones de flou et de rupture à la surface de la réalité afin de la rendre plus élastique. Elle transforme tout ce qui lui tombe sous la main, sans savoir-faire spécifique, mais avec une remarquable acuité. Sa méthodologie doit beaucoup à sa pratique de l'improvisation en danse : réagissant à une situation donnée, elle privilégie allers-retours, décomposition et recomposition au montage, recadrages ou autres finitions. Issus de son environnement immédiat, les matériaux qu'elle utilise sont délibérément fragiles et précaires – papier calque, moquette, carton plume, plexiglas – et bricolés à coups de cutter ou de scotch.

À partir de cette radicale économie de moyens et de gestes, elle conçoit des espaces hétérogènes et discontinus où nous nous égarons. Étendant sa réflexion sur l'espace à la perception des œuvres d'art, elle développe des séries de "pièces invisibles", phénomènes sonores ou visuels qui ne seraient plus que les effets collatéraux d'un objet originel. Une caméra filme du fond d'un sac plastique une exposition de Bruce Nauman qui se dilue en abstractions mouvantes et colorées, un rai de lumière sous une porte s'évanouit à mesure qu'on s'en approche, et la voix de Robert de Niro dans *Taxi Driver* murmure à l'intérieur d'un mur : *Then suddenly, there is a change...* Tout l'art de Caroline Molusson tient dans cette dernière phrase : une fulgurance radicalement étrangère à l'espace dans lequel elle s'inscrit, ligne de crête ou point d'évanouissement de la pensée où ne subsistent que des impressions, plus ou moins violentes. L'artiste entraîne le spectateur dans un vertige, une tension entre l'affirmation d'un espace à pratiquer dans un mouvement réel et le parti pris extrême de l'illusion. Les œuvres disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues – sans laisser de traces. Ou presque...



L'idée d'un catalogue s'est peu à peu imposée pour tenter de fixer ce travail éphémère, malgré les limites d'une telle entreprise. En effet, le livre ne saurait rendre compte, même partiellement, de certaines de ces œuvres : la vibration d'une porte (galerie Léo Scheer, Paris), la chute d'une goutte d'eau sur un socle (CAPC, Bordeaux) ou le concert de chaises résonnant dans une salle vide (collège de Villeneuve-lès-Maguelone) restent irrémédiablement insaisissables. Par ailleurs, si le principe d'archivage apparaît nécessaire là où la plupart des œuvres sont détruites après exposition, il importait d'échapper à un travail de reconstruction monolithique et excessivement intelligible. Cet ouvrage mêle donc de manière non chronologique des photogrammes vidéo, des détails d'installations, des travaux préparatoires, ainsi que des images sans statut avéré. Tous ces documents sont reproduits au même format,

en pleines pages, composant une sorte d'album selon un principe d'équivalence entre travaux « bien faits, mal faits, pas faits ». L'artiste assume ici une confusion des genres et se joue une fois de plus des échelles, des glissements de plans, de la distinction entre espace réel modélisé ou filmé... Une classification sera tout de même proposée, dont les catégories se révéleront vite subjectives et perméables : certaines « œuvres » ne sont-elles pas des « maquettes » à grande échelle ? Les maquettes, des espaces à expérimenter ? Et le tout, des formes d'« apparitions » ? Par cette circulation, le livre met au jour la cohérence fondamentale qui régit ce travail – lequel, dans son indétermination même, reste toujours en devenir. Le lecteur est ainsi invité à procéder à son tour par analogies et allers-retours, et laissé libre de naviguer de manière non linéaire entre les pages de ce livre que l'on échoue à situer :

Entre les lignes ?
En déséquilibres ?
Au sud des nuages ?

Julie Pellegrin

Visuels : *Parfois apparaît*, 2016, exposition personnelle Pièce unique Blockhaus, Nantes.

Série de huit gaufrages sur papier, 21 x 30 cm.

Pièce montée, 2009, exposition personnelle Zones d'ombre, Centre d'Art contemporain de la Ferme du Buisson, Noisiel.
Sculpture, moquette, câbles, 230 cm de haut.